

AVANT-PROPOS

Il y en a, sans doute, qui murmureront que le mot « lumineau » n'existe pas. Au moins, pas dans un dictionnaire, quoiqu'il y ait toute une gamme de dictionnaires à notre disposition aujourd'hui. Il y en a pour tous les besoins, semble-t-il. Mais, malgré toutes les ressources en main, vous ne trouverez pas le mot « lumineau ». Cependant, il existe; je l'ai inventé. Un auteur n'a-t-il pas la manie d'inventer? Alors, pourquoi n'inventerait-il pas des mots? Surtout des mots qui semblent lui convenir beaucoup mieux pour ses écrits, sa pensée. Après tout, une langue et ses mots appartiennent au peuple et un écrivain fait partie du peuple. J'oserais même dire qu'un écrivain, manieur et forgeron de mots et d'idées, c'est la parole d'un peuple. Certains trouveront cela un peu banal. D'autres m'accuseront de romantisme désuet. C'est parce que la parole, à mon avis, renferme le souffle de vie qui réclame dans son plein sens étymologique l'articulation de la fable. Et, quel meilleur moyen d'y parvenir, nous en convenons tous, que par les mots. Alors, les mots sont importants. Il en faut des centaines, des milles, des centaines de mille. Des vieux comme des nouveaux. Parfois des flambant neufs parce que, de temps en temps, le mot qu'un écrivain recherche n'a pas été encore inventé. Il ne se trouve dans aucune page d'un livre. Que faire alors? Attendre qu'un académicien ou

quelqu'un le sanctionne? Eh bien, moi je n'ai point voulu attendre. Je me suis fabriqué le mien : LUMINEAU. C'est que j'étais à la recherche d'un mot qui forgerait le concept lumière et eau. Pourquoi? Transparence et mouvement. Pourtant, il existe « luminance », « luminescence », et « luminosité ». Pas suffisant pour moi. Et puis, trop longtemps j'avais suivi la tradition, les règles, la volonté des autres, mais maintenant, moment propice, j'ai voulu inventer un mot, un seul, sans me préoccuper de l'accusation de néologisme. Mes années d'apprentissage me l'avaient donc permis. J'avais gagné mes « épaulettes » et je me sentais en pleine maîtrise de mon avoir linguistique francophone. Quant à l'assemblage, certains diront qu'il n'y en a pas ou, tout au moins, qu'il est difficile. Reste que l'assemblage, quoique atténué, tire son profit du fil conducteur de la transparence et du mouvement mené par la magie mythique qui sait tourner les choses afin de les teinter de fabuleux tels le laitron vu par un enfant, la libellule aux ailes lumineuses de fée, des têtes feuillues gothiques issues d'un élan artistique qui frise le mystère, un cygne de bois transformé par la vive lumière de la lune, une bonnefemme aux chats menée par l'entrain du réalisme magique, la malédiction d'un sagamore sur une rivière almouchiquoise, un voilier fantôme, ou même les transformations d'un génie colibri-caméléon qui accorde le pouvoir de la beauté à une princesse mexicaine affligée d'un bec-de-lièvre. LUMINEAU, mot inventé, outil forgé pour mes caprices d'auteur ou déclaration de parvenu littéraire, vous en serez le juge, car pour moi c'en est donc fait des explications, c'est le temps d'écrire et d'inventer.

LA LÉGENDE DU LAITERON



Lorsque j'étais jeune, vers l'âge de neuf ans, j'ai lu dans un bouquin de botanique intitulé *A Country-man's Flowers* (*Les Fleurs d'un campagnard*), que le laiteron avait l'un des plus doux parfums de fleur. Que la fleur du laiteron était vraiment multiflore et s'épanouissait en boule d'éclosions tirant sur un lilas brunâtre et parfois sur un pourpre rosâtre très pâle. Chaque menue fleur ressemble à un cornet de chair tendre dont le pavillon prend la forme d'une étoile. La fleur est formée de manière à attraper une des pattes des insectes, ces ravaudeurs de fleurs qui viennent en pomper le nectar. C'est ainsi que les insectes sont pris au piège jusqu'à ce qu'ils meurent. Aussi, les fleurs fécondées font éclore de grosses gousses vertes qui ressemblent à des têtes de canard. À la longue, ces gousses se dessèchent et, vers la fin d'octobre et le début de novembre, elles éparpillent dans le vent leurs graines aux touffes de soie. Voilà ce que j'ai lu. Cependant, la lecture dans un livre, dit scientifique, ne m'apportait pas toutes les explications voulues, car les faits écrits venaient brouiller les choses plutôt que les éclairer. Le problème fut, pour moi, la conciliation des connaissances acquises et des récits de certains gens du voisinage tels mémère Desautels. Le fait et la fable, la raison et l'imagination, voilà mon dilemme. Quand on est tout jeune et pas encore assez vieux pour discerner les lignes très fines entre les choses, alors tout est mélange d'intelligence tâtonnante et d'invention gratuite.

Mémère Desautels, celle qui fabriquait de petits anges dorés avec des gousses desséchées pour

l'arbre de Noël, m'avait raconté que, renfermés dans les gousses vertes du laiteron, de très petits oiseaux de soie blanche se blottissaient jusqu'à ce qu'ils puissent s'envoler dans la nuit vers la cime des gros sapins bleus. Pas les verts, les bleus. Là, ils se réfugiaient et, pendant les nuits très chaudes, ils venaient illuminer les champs d'été avec leur plumage satiné réfléchissant la lumière argentée de la lune. Comme de grosses étincelles. Pas des mouches à feu ni des oiseaux-mouches, mais des oiseaux faits de lait et de soie. Et les grillons annonçaient toujours leur arrivée. Mais, il faut y croire pour les voir, me disait la vieille, la vérité dans les yeux.

Moi qui voulais tout voir, tout toucher afin de me renseigner et de satisfaire une curiosité active, il me fallut longtemps avant de me décider à vérifier par moi-même l'existence de ces petits oiseaux du laiteron. Or, il y avait, attendant à la cour d'en arrière chez nous, un champ de fleurs sauvages où poussaient des îlots de laiterons. Un jour, je me suis approché peureusement de l'un d'eux, car j'ai toujours été un petit bonhomme craintif devant l'inconnu (c'est pour cela qu'on m'appelait parfois le « p'tit pisseux »), et j'ai voulu ouvrir l'une des gousses vertes attachées à la tige. J'hésitai tout d'abord et puis ma curiosité l'emporta sur ma crainte. J'ouvris avec difficulté l'enveloppe verte où reposait, au dire de la vieille, un petit oiseau satiné. Je n'osai point l'enlever de son menu cachot de peur de gêner la faible palpitation que je crus percevoir. Tout ému par le pressentiment de ce qui se produirait, je laissai tomber par

terre la gousse et je courus à la maison. Plus tard, je revins au même endroit où je retrouvai la gousse détachée et, résolu de mettre fin à mes tentatives d'exploration avortées, j'ouvris pleinement la gousse et sortis le petit amas de touffe de soie où j'aperçus aux extrémités de pâles graines flasques, vides de vie. Pas d'oiseau. Je m'empressai vers la demeure de mémère Desautels pour lui annoncer ma déception.

La vieille me rassura en me disant qu'il y avait une explication à mon dilemme. Que je ne devais pas me faire du mauvais sang pour rien. « Viens prendre une bolée de lait frais avec une galette au sucre que j viens d faire, assis-toi près d moi, pis j vais ben abrier tes peurs... C'est parce que tu as voulu voir avec tes yeux et pas avec ton cœur », me dit-elle. La vieille m'expliqua que la curiosité d'un enfant est bien saine et, quand il le faut, on devrait s'en servir. Mais que la curiosité mise à nue, c'est-à-dire, tout à fait raisonnée et privée de l'imagination, c'est elle qui apporte parfois des déboires. Que l'on ne peut pas tout apprécier par les sens tels la vue et le toucher, car ils nous empêchent, par leurs bornes, de vraiment « voir » les choses. « Par exemple », continua-t-elle, « est-ce que tu crois aux pingouins et aux aigles même si tu n'en as jamais vu de tes yeux? » « Oui, parce que je les ai vus dans des livres », je m'empressai de lui répondre. « Ah, mais tout ce que tu vois dans les livres ne veut pas dire que les gens l'ont vu eux-mêmes. Par exemple, les licornes et les fées. » « Mais, elles existent », j'insistai. « Oui, elles existent, mais

pas tout existe dans une réalité à toucher. Quant à l'oiseau du laiteron, il existe, tu sais, mais aussitôt que tu ouvres la gousse pour le voir, il ne reste que des touffes et des graines. Pis, toutes les gousses ne produisent pas d'oiseaux, tu sais. Il en faut pour des graines afin que se produisent d'autres laiterons. Mais, ceux qui produisent des oiseaux, il faut les laisser tranquilles, car les petits oiseaux se forment à la noirceur, et aussitôt que leur plumage voit le jour, eux aussi tournent en graines. Tu vois, ce sont des êtres de noirceur. Ils sont trop sensibles à la clarté du jour. Alors, si tu crois sans voir, ils existent. » Elle ajouta que la seule manière pour moi de les voir, c'était pendant la nuit dans un champ d'été où tout bouge de vie. Et, c'est alors que, même aujourd'hui lorsque les nuits d'été étendent leurs longs bras sur les cours et sur les champs, et que le cri du grillon se fait entendre sous les fenêtres entrouvertes, je crois aux oiseaux-laiterons. Je sais qu'ils existent parce que je peux percevoir au loin des scintillements dans les herbes folles. Ne pas y croire serait bien comme ne pas croire aux étoiles dans le firmament.